

Alain Freixe

## Pour l'homme, la poésie

« La poésie c'est le cheminement constant de la vie (...) la saveur de la vie. »

Pierre Reverdy

Ah ! ces questions qui ne sont pas des problèmes mais l'expression de difficultés ! Difficultés tant elles nous jettent dans l'embarras – embarras de passage sans autre obstacle que l'X des voies ouvertes et multiples. Il faudrait pouvoir savoir en quoi une difficulté est difficile. Il faudrait pouvoir loger la difficulté dans la difficulté, ce qui serait du coup l'en déloger. Alors devant nous se tiendrait un problème et nous pourrions dès lors tenter de l'analyser, tenter d'en démêler le connu et l'inconnu. On se contentera donc ici de proposer une sortie possible. Nos premiers pas consisteront à nous demander de quoi l'on parle quand on utilise les termes de « poésie » et de « réactionnaire ». Nous commencerons d'abord par tourner autour de ce mot « réactionnaire » qui nous semble plus aisé tant on sait que, comme le disait Guillevic, la « poésie » étant toujours « autre chose », elle ne va pas manquer de nous échapper – cela dit, rien, si ce n'est cet esprit cartésien que l'on dit bien français, ne nous dit qu'il y a là quelque drame tant c'est peut-être de la vie qu'il s'agit, de la vie dont elle provient et qu'elle transforme incessamment.

« Réactionnaire », le mot apparaît dans les années qui suivent 1789. Il renvoie à la révolution française, au mot « réacteur » qui désignait, pendant Le Directoire, ces monarchistes qui tournaient leurs regards vers l'arrière, considérant la monarchie, ses institutions, ses mœurs, comme supérieures à celles qui dans le jour se cherchaient. Plus généralement, rétrogrades, les réactionnaires sont du côté de l'embaumeur qui travaille à embellir et figer ce qui est mort. Du côté de la langue, ces beaux esprits entendent défendre formes périmées et tours de langue, interdisant par là tout renouvellement de nos façons de voir, mieux, qui sous l'emprise d'une vision strictement économique du monde – car cela va de pair ! – mutilent et assèchent notre imaginaire, notre part libre d'humanité. Si ce qui est réactionnaire est du côté de cet hier idéalisé et figé, tout entier du côté de la mort, et si la poésie est du côté de la vie, d'une vie battante, d'une vie aux infinis visages qui ne peut, ni ne veut plier sa voile, alors nous avons là une réponse possible à la question posée. Réponse à fonder, toutefois.



La vie, c'est aujourd'hui. Vivre se fait toujours au présent. Or, ce présent est ce qui nous fuit, se dérobe sans cesse. Tenter de l'élucider serait pour le moins ne pas le confondre avec cette « actualité » dont René Char disait qu'elle était « notre ennemi le plus sournois ». Actualité toute entière aux mains de l'économie, de l'argent-roi et de ses dévastations : mutilations de soi, perte générale du sens et, sous couvert de culture,

omniprésence du « culturel », cette industrie qu'Ubu roi a ravalée au rang de fourre-tout à produits de simple consommation, selon les modèles garantis par les pourcentages. Revenir au présent, à ce battement qui existe à peine et qui pourtant fait le fond mouvant de ce qui est, la poésie – soit ce « poiein » qui toujours renvoie à un *faire*, une action de soi, des autres, du langage, du monde... un acte d'affirmation, de création – en assure la charge d'impossible. Car en effet l'échec est au bout. Faire une image, saisir l'essence du visible, de ce qui est, et comme tel ne peut manquer de venir, relève de l'impossible. Quelque chose de plus toujours échappe. Un échec passe sur les œuvres de notre temps. Cet échec est celui de tout art en nos « *temps de détresse* ». Et ce n'est pas l'échec de tel ou tel ! La poésie n'est pas un art qui échoue, c'est un art échoué – Jean-Marie Pontevia disait cela de l'art de notre temps en général. Désormais aucune illusion n'est possible. Porter l'écriture, c'est porter ces mots terribles de Joseph Conrad : « *Non, c'est impossible : il est impossible de communiquer la sensation vivante d'aucune époque donnée de son existence, ce qui fait sa vérité, son sens, sa subtile et pénétrante essence. C'est impossible.* » Et porter l'écriture comme un art de l'impossible, c'est ne pas céder à l'à quoi bon, à l'impuissance qui toujours menace. C'est pourtant bien cela que l'on voudrait : « *communiquer la sensation vivante d'une époque donnée de notre existence* », mais pour ce faire il nous faudrait une langue capable de tout dire, une langue qui parlerait de l'âme à l'âme et dont rêva – un temps – Arthur Rimbaud. Or, on sait bien qu'on ne le peut pas et que c'est à partir de ce manque que l'on écrit. Le poète est celui qui sait que l'impuissance est sa condition, et qui ne s'y résout pas. Ainsi persistent les créateurs. Et cette endurance dans le travail vivant fait signe non vers un épuisement du désir, une faillite de l'énergie mais au contraire une fidélité à l'acte de création quand il cherche à en finir avec l'illusion. Répétons-le avec Claude Simon : « *le travail du créateur consiste en une déception infinie ; on avance vers quelque chose d'insaisissable, qui se dérobe à chaque fois* », quelque chose comme ce point d'impossible dont René Char disait : « *L'impossible nous ne l'atteindrons pas, mais il nous sert de lanterne* ». Le poète poussant l'impossible dans ses retranchements voit son impuissance devenir active. Alors se tourner vers l'impossible, relever le défi, puiser une énergie rebelle dans le désespoir, définit une posture éthique, une vertu d'endurance dans l'impossible.



Reste à se demander comment possibiliser l'impossible, comment l'impossible peut-il devenir possible en tant que nouvelle production langagière, nouvelle symbolisation sans attaquer, détruire l'ensemble des discours positifs, soit cette première symbolisation qui nous donne le monde dans un langage normalisé, instrumentalisé par les logiques économiques, sociales et culturelles.

Il y a toujours une violence dans la pratique de l'écriture poétique – Ossip Mandelstam ne pensait-il pas que la poésie c'était la guerre dans la mesure où elle consiste dans le fait de « *ne pas se dérober à son siècle* », de braquer sa torche « *partout où il ne faut pas* », de risquer une parole vraie capable d'affronter le présent, non pour le reproduire mais pour le laisser parler afin de porter au jour « *le bruissement de la germination du temps* », ce réel toujours voilé de la réalité.

De cela attestent des poètes aussi différents que Rainer Maria Rilke qui dans son

Testament écrit à propos d'Arthur Rimbaud : « de tout son cœur impétueux secouer la langue pour qu'elle devienne, un instant, divinement inutilisable » ou Marcel Proust qui dans sa lettre à Madame Straus de janvier 1908 affirmait que « la seule manière de défendre la langue, c'était de l'attaquer, mais oui, madame Straus ! Parce que son unité n'est faite que de contraires neutralisés, d'une immobilité apparente qui cache une vie vertigineuse et perpétuelle » ou encore qui, dans son *Contre Sainte-Beuve*, écrira que « les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère ». Frantz Kafka n'affirmait-il pas que le positif nous étant donné, « il restait à faire le négatif » ? Et Yves Bonnefoy affirmant : « il y avait qu'il y avait à détruire, détruire, détruire... ». Dès lors qu'on s'efforce à exprimer cet impossible, il va falloir le faire dans une langue étrangère à la langue : langue de païen, langue de nègre dira Arthur Rimbaud dans un chapitre de sa *Saison en enfer* intitulé précisément *L'impossible* !

S'il y a un sérieux de l'impuissance, car l'impuissance est toujours du côté de la constatation, plutôt douloureuse, du constat d'un « je peux / je ne peux pas », de l'inadéquation de la langue au réel du présent, si dans l'impuissance on est toujours dans la déploration, plainte à laquelle on finit par s'accommoder, en revanche, il y a un tragique – cette tension – de l'impossible, car l'impossible est du côté d'un « je dois » qui porte le feu dans la langue, qui toujours vient troubler / déranger / violenter / détruire cette GLAM dont parle Jacques Roubaud, cette *Grande Langue Molle*, langue de la « com », langue asservie aux impératifs économiques, aux discours du jour, à leurs visées manipulatrices.



Alors, on pourrait voir s'opérer comme un renversement qui ferait du poète le seul véritable conservateur qui importe. Et *conservateur* ne serait pas *réactionnaire* ; mais loin de « rythmer l'action », le poète-conservateur serait à l'avant, comme le voulait Arthur Rimbaud.

Ce poète, nous le verrions bien comme cet *Orion aveugle* dont parle Claude Simon dans le célèbre tableau de Nicolas Poussin, *Orion aveugle cherchant le soleil levant*. Solitaire, dans le vide immense, le géant Orion s'en va aveugle, à tâtons, vers le matin. Tout indique qu'il échouera puisqu'à mesure que le soleil se lève les étoiles qui dessinent son corps de géant pâlisent / s'effacent. Alors la fabuleuse silhouette d'Orion s'estompera peu à peu jusqu'à disparaître dans le ciel d'aurore.

Claude Simon ira jusqu'à écrire ces mots terribles : « il n'y a de réussite et de dignité que dans l'échec (...) le livre fini, (...) celui que j'étais au commencement est effacé. Est-ce que ce n'est pas merveilleux ? ». Le merveilleux, c'est que l'avenir ne commence pas en une fois mais bien dans la reprise – pas la répétition, le recommencement stérile, le sur-place – mais dans le travail déjà fait, en liaison avec quelque chose qui arrive, une fracture, une déchirure, une surprise, à partir de quoi tout va pouvoir se voir autrement. Autre nuit, autre hiver, Orion se lèvera à nouveau pour s'effacer et disparaître encore, abandonnant de ce côté-ci du monde une œuvre, un poème, un livre.

Comme le soleil chasse Orion, le poème, le livre fini nous chasse, nous remet dehors, là où d'autres routes seront à ouvrir. La demeure, précaire et incertaine, est dans le

chemin. Du côté de la vie. Du côté du travail vivant. Du côté du courage. Du côté de l'impossible.

Porter ainsi le feu dans la langue, c'est faire en sorte que le langage en nous ne soit pas totalement servile. Par là, c'est sauvegarder l'homme comme cette chance qu'il est. C'est l'heure du grand renversement : le poète est bien ce conservateur « *des infinis visages du vivant* » dont parlait René Char dans ses *Feuillets d'Hypnos*. Conservateur dans la mesure où l'enjeu d'une éthique de la poésie est le maintien. Il s'agit de maintenir l'homme à horizon d'homme. Non, l'homme n'est pas une entité abstraite, un contour figé, un ensemble de données éternelles. Mais une exigence. L'homme n'est homme que dans la mesure où il estime qu'il ne l'est jamais assez. Maintenir : dans ce verbe, il y a la main. Et il y a tenir. Il y a la prise en main. La garde. La sauvegarde. On y entend un prendre soin de. Redisons-le : moins de l'homme en général que de ce qui en l'homme « *compte pour homme* », selon les mots d'Henri Michaux dans le poème *Ecce homo* d'Épreuves, exorcismes, en un temps où les poèmes étaient « *réaction en force, en attaque de bélier* », de cet imprononçable qu'il est, cette chance que la poésie dans ses manifestations multiples redresse, relève et fait passer. Passages de vie ! Travaillant à sauver l'homme, cette chance qu'il est, la poésie pourrait bien travailler à sauver le monde, dans la mesure où tout rapport au monde est un rapport de langage, et elle pourrait bien se sauver elle-même si, comme l'affirmait Ossip Mandelstam : « *l'homme doit-être ce qu'il y a de plus solide sur la terre (...) seule la conviction que rien au monde n'est plus solide que l'homme garantit le caractère hiératique, sacré de la poésie.* » Conviction qui est à maintenir quand « *l'ancien meurt et que le nouveau ne peut naître* », selon Antonio Gramsci, car c'est « *dans cet interrègne qu'on observe les phénomènes morbides les plus variés* ».

Alain Freixe est né en 1946 en terres catalanes. Poète, membre du comité de la revue *Friches*. Critique de poésie pour *L'Humanité* et de nombreuses revues de poésie papier et sur la toile. Parmi ses derniers livres : *Madame des villes, des champs et des forêts*, avec Raphaël Monticelli (L'Amourier, 2011) ; *Vers les riveraines* (L'Amourier, 2013) ; *Contre le désert* (L'Amourier, 2017). Blog personnel : <http://lapoesieetsesentours.blogspot.fr>